

dans SA COLLECTION, mais ce n'est point du tout par la très-mauvaise raison qu'en donne l'éditeur ; autrement *le Sopha* et *l'Écumoire* deviendraient des *suppléments presque nécessaires* AUX tragédies de Crébillon.

Le pronom figure d'une manière non moins élégante dans le morceau suivant :

« Madame de Sévigné écrivit dans la jeunesse de la langue, à l'époque où ELLE se fixait sous la plume des des maîtres. Comme ELLE vivait également parmi les gens de lettres et parmi les gens de cour, il faut croire, etc. » Avert., p. XIII.)

Il ne tient qu'à nous d'entendre que madame de Sévigné se fixait sous la plume des maîtres, et que la langue française vivait également parmi les gens de lettres et parmi les gens de cour. S'il en est ainsi, la langue française a été bien mieux élevée que M. Grouvelle.

Les rabbins disent que chaque mot de l'Écriture contient une infinité de sens. M. Grouvelle s'approche de cette perfection, au moyen de l'usage merveilleux qu'il sait faire du pronom. En nous parlant, par exemple, des fameuses fêtes de Versailles, il nous dit que « madame de Sévigné était faite pour orner ce grand théâtre de ses propres charmes. » (P. LVI.)

Cela veut dire que madame de Sévigné apporta dans ces fêtes ses propres charmes, et point du tout ceux des autres femmes, — ou bien qu'avec ses propres charmes elle orna ce grand théâtre, — ou bien qu'elle orna ce grand théâtre de ses propres charmes, c'est-à-dire des charmes qui convenaient à ce théâtre (apparemment parce qu'elle était associé de Lully et de Quinault), etc. On

chesse de la Vallière ? Est-il possible d'imaginer un plus grand sacrifice fait à la religion, aux mœurs, à l'opinion publique, etc. ?

Quel spectacle que cette église des Carmélites, remplie de tout ce que la capitale avait de plus illustre ! ces *lumières de la France*, non plus, comme dit Bossuet, *obscurcies et couvertes de leur douleur comme d'un nuage*, mais brillantes de toute leur clarté ! ces princes guerriers, ces pontifes ! l'humble victime aux pieds de la reine de France, recevant le voile des mains de son auguste rivale ! Louis XIV dans toute sa gloire, d'autant plus présent qu'il n'y était pas ! et Bossuet en chaire, parlant de notre malheureuse nature *UT NUNQUAM HUMANA VOX* (1) !

Rien n'empêchait l'éditeur de faire, à propos de cette femme célèbre et de cet événement remarquable, ce qu'il aurait dû faire toute sa vie ; mais puisqu'il voulait absolument parler, voyons ce qu'il a dit.

(1) Madame de Sévigné, qui n'avait point assisté à la cérémonie, écrit (t. III, p. 18) que *le sermon de ce grand homme ne fut point aussi divin qu'on l'espérait*. Ce qui signifie que la première personne qui lui en parla était une tête légère ; ou qu'on fut moins surpris parce qu'on attendait un miracle, comme l'expression même le fait sentir. Quoi qu'il en soit, sans parler ici du sermon entier, qui fait naître de grandes réflexions, le morceau que nous avons en vue est d'une telle supériorité, que jamais homme *inassisté* n'a pu s'élever à ces idées ni à ce ton.



Il me semble, Monsieur le comte, que vous devriez lire ces Mémoires pour assurer davantage vos opinions sur ce point ; car il m'a paru voir, dans votre Manéthon, tantôt que les *pasteurs* étaient Arabes, (p. 49), et tantôt qu'ils étaient Phéniciens (page 28), et notes p. 33.

Tous les travaux de l'Académie de Calcutta aboutissent à prouver que toute la population du monde est partie de l'Asie, et du point de l'Asie déterminé par Moïse.

Ces mêmes travaux, surtout ceux du célèbre chevalier Jones, ont d'ailleurs rendu *indubitables* les deux propositions suivantes : 1° que les trois premiers âges des Indous sont uniquement mythologiques ; 2° que le quatrième âge, ou l'âge historique, ne peut remonter au-delà de l'année 2000 avant Jésus-Christ environ. *C'est le résultat de toutes les recherches et de tous les calculs de sir Will. Jones, cités dans l'intéressante Histoire de l'Indostan, in-4°, t. II, p. 27.*

Or, comme il serait ridicule de prétendre attribuer une plus haute antiquité aux peuples plus éloignés du point de dispersion, il s'ensuit que le même coup de hache tombe sur toutes les chronologies, et que toutes au moins sont coupées à la même hauteur.

De manière que l'argument de Lucrèce demeure dans toute sa force : *Si le monde est si ancien, pourquoi ne sait-on rien avant la guerre de Troie ? En effet, on ne sait rien.*

On lit dans le *Siao-ul-lum, ou Origines chinoises*, attribuées à Confucius ou à l'un de ses disciples : « Dans « l'antiquité la plus reculée, il y eut une inondation

nul homme ne doit changer de religion, il n'y a plus de question sur la religion. Il est inutile et même ridicule de s'informer de quel côté se trouve la vérité. Tout le monde a raison ou tout le monde a tort, comme il vous plaira : c'est une pure affaire de police, dont il ne vaut pas la peine de s'occuper.

Mais pesez bien, je vous en supplie, l'alternative suivante : Pour que tout honnête homme soit obligé de conserver sa religion, quelle qu'elle soit, il faut nécessairement que *toutes les religions soient vraies*, ou que *toutes les religions soient fausses*. Or, de ces deux propositions, la première ne peut se trouver que dans la bouche d'un insensé, et la seconde dans celle d'un impie. Ainsi, je suis bien dispensé, avec une personne telle que vous, d'examiner la question dans son rapport avec l'une ou l'autre de ces deux suppositions ; et je dois me restreindre à une troisième, je veux dire à celle qui admet une religion vraie, et rejette toutes les autres comme fausses.

Je le dois d'autant plus, que c'est précisément de cette supposition que l'on part pour prétendre que chacun doit garder la sienne. En effet, dit-on, le Latin dit qu'il a raison, le Grec dit qu'il a raison, le Protestant dit qu'il a raison : entre eux, qui sera le juge ? Ma réponse serait bien simple, si c'était là l'état de la question ; je dirais : C'est Dieu qui examinera si l'homme ne s'est point trompé lui-même ; s'il a étudié la question avec toute l'attention dont il est capable, et surtout s'il ne s'est point laissé aveugler par l'orgueil ; *car il n'y aura point de grâce pour l'orgueil*.

berté d'écrire, les Jésuites, avaient disparu, et personne depuis n'osa déployer le même despotisme et la même persévérance (1).

Tous les observateurs, au reste, demeurent d'accord que la révolution de l'Europe, qu'on appelle encore *révolution française*, était impossible sans la destruction préliminaire des Jésuites.

Cet éloge est grand, sans doute, et cependant on peut y ajouter encore, puisque l'auteur protestant d'une histoire ecclésiastique, écrite de nos jours, avec tous les préjugés de sa secte, avoue expressément que, *si les Jésuites avaient existé avant l'époque de la Réforme, jamais le protestantisme n'aurait pu s'établir, et que, s'ils n'avaient paru, cette révolution serait devenue universelle (2).*

Tout homme d'État, qui réfléchira attentivement sur ces témoignages choisis entre mille, sera convaincu que les novateurs qui travaillent presque à visage découvert pour renverser ce qui reste d'ordre et de bonheur en

(1) *Précis historique de la Révolution française*, in-12, 1792; liv. I, p. 17.

(2) Wäre der orden der Jesuiten nicht gewesen, so würde die Kirchenreformation... keiner Widerstand mehr gefunden haben. Hingegen, wäre er auch schon for der Reformation gewesen, so würde wohl keine Reformation erfolgt. (Allgemeine Geschichte der christlichen Kirche: von d. Heinr. Phil. cour. Henke, Professor der Theol. zu Helmstadt, Braunschweig. 1794, t. II, dritter Theil, p. 69.)

doivent jamais perdre de vue. Mais il y a pour la Russie des circonstances de temps et de lieu dignes de la profonde attention du souverain.

Ce n'est plus aujourd'hui une chose douteuse *que depuis trois siècles, il existe en Europe une force cachée qui travaille sans relâche au renversement du christianisme et des trônes chrétiens*. Celui qui ignore cela ignore tout. Mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que la puissance attaquée dans ce moment, de la manière la plus terrible et la plus subtile, c'est la Russie; cette puissance est tout à la fois la plus *attaquée* et la plus *attaquable*.

La grande secte spéculé en ce moment sur les vertus mêmes du souverain, sur sa munificence sans bornes, et sur l'ardent désir qui le domine de soutenir et d'animer les sciences dans ses états. C'est donc de l'instruction publique dont on se sert pour verser en Russie le poison qui a dissous les autres souverainetés. C'est ce qui sera démontré plus en détail, pour peu qu'on le désire, dans un mémoire à part; ici, il faut se restreindre.

Un corps, une association d'hommes, marchant invariablement vers un certain but, ne peut (s'il n'y a pas moyen de l'anéantir) être combattue et réprimée que par une association contraire. Or, l'ennemi capital naturel, inné, irréconciliable de l'*illuminé*, c'est le *Jésuite*. Ils se sentent, ils se découvrent comme le chien et le loup. Partout où on les laissera faire, il faudra que l'un dévore l'autre.

Les illuminés, qui le savent bien, n'oublient aucun moyen pour écarter leurs ennemis, et ils n'en ont pas

vant (1) l'université de Cambridge : « Que toute l'im-
« piété, toute l'immoralité, toute l'apostasie du dix-
« huitième siècle était l'ouvrage du protestantisme. »

Et M. Mallet, ministre du saint Évangile à Genève, qui s'écriait deux ans après (2) : « Oui, ce sont les ré-
« formateurs qui, en sonnant le tocsin contre Rome....
« et en tournant les esprits des hommes vers la discus-
« sion des dogmes religieux, les ont préparés à discuter
« les principes de la souveraineté, et ont sapé de la
« même main et le trône et l'autel. »

Et Condorcet (celui-ci n'est pas suspect) qui a dit dans sa tristement fameuse esquisse du *Progrès des sciences* : « L'instinct du despotisme avait révélé aux
« rois que les hommes, après avoir soumis les préju-
« gés religieux à l'examen de la raison, l'étendraient
« bientôt jusqu'aux préjugés politiques, etc. (3)... »

Sur cet esprit destructeur du seizième siècle, sont venus se greffer tous les systèmes antisociaux et anti-chrétiens qui ont paru de nos jours : *calvinisme, jansénisme, philosophisme, illuminisme*, etc..., tout cela ne fait qu'un, et ne doit être considéré que comme une seule secte, qui a juré la destruction du christianisme

(1) A sermon preached before the university of Cambridge on the 3th of May 1795, by John Mainwaring, professor of divinity. (*Critic. Review*, août 1795, p. 460.)

(2) De la nécessité d'un culte public, par M. Mallet, in-8° 1797, (conclusion).

(3) Esquisse, etc., in-8, page 201.

